

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

En dérangement

René Lapierre

Volume 33, Number 1 (193), February 1991

Façon de lire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31976ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1991). En dérangement. *Liberté*, 33(1), 47–49.

RENÉ LAPIERRE

EN DÉRANGEMENT

Il faut être plus qu'un petit peu mort pour être vraiment rigolo! voilà! il faut qu'on vous ait détaché.

Céline, Entretiens avec le Professeur Y.

Je ne suis pas fou du téléphone. Cela ne m'empêche évidemment pas de l'apprécier comme tout le monde, et il ne me viendrait jamais à l'esprit qu'il fût aujourd'hui concevable de s'en passer. Mais je préfère tout de même m'en servir le moins possible, que je fusse l'appelant ou l'appelé. (Encore que recevoir un appel téléphonique s'avère souvent moins éprouvant que l'inverse, pour la simple raison qu'il est impossible alors de tergiverser et de remettre à plus tard. La sonnerie équivaut à une sommation: on s'exécute et puis on n'y pense plus, c'est terminé.)

Pourquoi diable on fait la question de la lecture évoque-t-elle pour moi l'idée du téléphone? Association saugrenue. Les appels que je reçois correspondraient alors aux livres que je suis *obligé* de lire, ceux devant lesquels l'hésitation n'est pas possible. Raison professionnelle sinon technique, qui laisserait au *vrai* lecteur une marge trop étroite pour lui permettre de s'agiter, laisser parler son âme et son effroi. Mais dans les autres cas?

Autant le dire tout de suite: la lecture tranquille, la lecture au coin du feu (livres-reposoirs: délassément, élévation, extase), n'est pas mon fort. J'aimerais bien, n'empêche;

mais je ne peux pas. Sitôt que le livre devient un peu trop bon (pas nécessairement trépidant mais troublant, et susceptible d'échapper par là aux couleurs primaires, aux émotions faciles) je recommence à m'agiter. Je redeviens prudent, je tourne autour, je remets à plus tard. Le téléphone, exactement.

Pourtant j'aime lire, pas de doute. Alors qu'y a-t-il de si compliqué? Probablement, je suppose, le fait que je sois incapable d'une lecture contemplative, de pure réception. Dès l'instant où le livre que je tiens me convainc esthétiquement de quelque chose c'est lui qui me tient, et qui transforme le plaisir de la lecture (l'agréable consommation, un tantinet passive, à laquelle les gens cultivés se livrent dans leur fauteuil favori) en quelque chose d'un peu trop virulent. Je ne lis plus, je gribouille; me voilà au milieu des phrases qu'on a dû raturer, des croquis jetés à la poubelle, des répliques réussies ou ratées, des virgules, tout le vacarme. Je lis à rebours, c'est de l'analecture. Une fois parti, c'est fichu: je récris mentalement, répète dix fois la réplique pour imiter la voix de Lady Berowne, le sourire de Charlie Citrine, l'accent lugubre des crapules de Chandler («Il y eut un grailonnement à l'autre bout du fil: un lourd convoi de marchandises roulant dans un tunnel»); tâcher de comprendre, bref, de retenir la leçon — que je n'ai pas toujours plaisir, d'ailleurs, à recevoir («Pourquoi n'y as-tu pas pensé avant? Tu n'en serais pas incapable, par hasard?»).

Autant de coups qui pleuvent, de tâtonnements qu'il faut transformer en quelque chose de lumineux et de positif: des mots nouveaux qui répondront aux livres lus et qui au mieux seront à la hauteur, rarement plus. Bien pire que le téléphone, au fond.

Et comme, dans cette optique un peu contradictoire, les auteurs que je préfère sont aussi ceux qui me dérangent le plus, il m'est bien pénible d'avouer quelque prédilection. Je m'aperçois même que les écrivains qui m'importent davantage ne sont pas en général ceux que je pratique le plus,

tant ces lectures présentent de l'âpreté. Mais aussi bien, je n'aime pas les pâmoisons, les ravissements d'entracte («Ah! Mozart!»). Au surplus je déteste Mozart, probablement pour les raisons mêmes qui font que j'aime Goodis, Chandler, Flaubert, Joyce Carol Oates, Beckett ou Madame de la Fayette. Et Céline.

Céline parce que c'est lui le moins mozartien de tous, le moins distrait par la pensée du beau, le moins affecté par le souci d'écrire de jolies choses. Avec Céline rien ne va plus. Chez lui la syntaxe, le beau langage, patrie, honneur, gloriole, ça craque de partout. Au diable. Tout ça chavire et valse dans un grand fracas d'idoles culbutées, de râles et de scandales. La mort, l'amour, la guerre, «tout, qu'on n'en parle plus».

De loin en loin, pourtant, une lumière. L'incroyable accalmie où le désastre se recueille et s'élève au-dessus de lui-même, exhaussé par la mort.

Ça se remarque bien comment que ça brûle un village, même à vingt kilomètres. C'était gai. Un petit hameau de rien du tout qu'on apercevait même pas pendant la journée, au fond d'une moche petite campagne, eh bien, on a pas idée la nuit, quand il brûle, de l'effet qu'il peut faire! On dirait Notre-Dame! Ça dure bien toute une nuit à brûler, un village, même un petit, à la fin on dirait une fleur énorme, puis, rien qu'un bouton, puis plus rien.

Ça fume et alors c'est le matin.

(Voyage au bout de la nuit)

Plus du tout lyrique. Écrire et lire montrent soudain le même visage étrange: l'hébétude de celui qui, détaché de lui-même, aurait quelque vision.